Le grand renoncement – Voies d'asile, paroles de femmes

J'ai toujours aimé les vieux hôpitaux psychiatriques la nuit

On parle d'une forme d'excitation qui à la nuit tombée, se réveille au milieu des allées sombres qui serpentent entre des pavillons décatis, des espaces de lumière pâle échappant au néant nocturne, là d'où peut surgir à tout moment l'inattendu. L'expérience mi-réelle, mi-imaginaire, détenue captive dans ces lieux, pourrait percer la pénombre, telle celle de la folie, vécu onirique prenant la consistance du réel. Mais pourquoi donc l'aimer plutôt qu'en avoir peur ? Car c'est sans doute les deux sentiments qui traversent le médecin de garde, quand la nuit, il arpente les allées au milieu des parcs asilaires, comme jadis les aliénistes.

C'est à partir du livre, intitulé *Le grand renoncement* de Franck Enjolras et de Jean Noviel, que l'on peut avancer une réponse, et tout au moins une explication. Leur propos consiste en une visite d'un hôpital psychiatrique désaffecté, Maison-Blanche, fermé recemment, avec pour objectif de rendre compte de l'histoire d'un lieu au travers des traces de passage de ses pensionnaires. Dans les vestiges d'une architecture désuète, la promenade s'appuie sur la réalité des espaces vides prise en photo, que les auteurs animent de l'imaginaire tiré de leur connaissance du passé de la psychiatrie, de leur expérience sans doute, mais surtout d'un viatique inattendu. Il s'agit de la découverte de vieux registres d'admission à l'asile d'avant 1937 — où l'asile a été requalifié d'hôpital — et surtout de dossiers médicaux datant d'une période largement prescrite, truffés de lettres des malades adressées aux médecins ou aux familles. Ces écrits datant du début du XX^{e} siècle, quelques années après l'ouverture de Maison-Blanche, et avant que la Grande Guerre transforme temporairement cet asile en hôpital pour les « gueules cassées », offrent un passage temporel vers ce qui n'est plus qu'Histoire, mais à hauteur de femme. Cinquième asile de la Seine, ce lieu est né pour accueillir les femmes afin de « désencombrer » les autres asiles déjà en place depuis la fin du XIX^{e} siècle, et grâce à ces lettres l'imaginaire s'anime d'une réalité centenaire. Les secrets des patients ne sont nullement dévoilés, c'est le vécu attaché à ces lieux qui est convoqué, ce qui par petites touches reconstruit l'ambiance d'une époque définitivement perdue.

Entre enfermement et protection

En réanimant ces personnages grâce à leurs missives, illustrées des photos actuelles, on entend les échos de leurs souffrances, mais plus encore celui de leur pas, le long de ces couloirs ouverts sur de grandes fenêtres. L'imagination fait le reste. Nous nous attardons sur cet échange incroyable, où une pensionnaire écrit à son amie pour dire qu'elle veut absolument sortir de l'asile tandis que l'autre lui répond qu'elle souhaite ardemment y rentrer. Cela nous permet de constater, qu'aujourd'hui comme hier, l'institution psychiatrique est marquée par une ambivalence de nature, lieu d'enfermement certes, mais lieu de protection aussi. Dans un double mouvement, l'asile tient la folie éloignée de la société, mais dans le même temps elle protège les individus de la folie sociétale. Les mouvements d'entrée et de sortie semblent se dessiner suivant cette double affection, dont les auteurs relèvent le paradigme moteur. Mouvement vers l'intérieur de l'asile quand la persécution de l'autre devient trop bruyante, le passage s'inverse vers l'extérieur quand la persécution de l'institution devient trop insupportable. Le spectre de ce passé, d'avant une des pires boucheries de l'Histoire, apparaît comme un monde menacé par lui-même. Il se persécute quand il se protège, se persécute quand il se libère. Ce voyage dans ce temps donne l'occasion de mettre en perspective ce passé asilaire avec un présent inquiet pour son avenir. Grâce aux droits acquis par les individus,

l'asile n'apparaît aujourd'hui plus aussi nécessaire, pourtant la violence sociale sévit toujours. Aujourd'hui le souvenir de ces refuges pour les démunis ne semble pas seulement terni par la mémoire des mauvais traitements — absents de l'échantillon de lettres des pensionnaires examiné ici — par celle du vécu de détention, ou par les errements d'une médecine balbutiante, mais surtout par l'assimilation de la cause et des conséquences. Quand l'hôpital est malade, l'ambivalence est un paradoxe. Le traitement de l'aliénation mentale par la privation de liberté, bien que répondant à l'adage séculaire du mal par le mal, n'a plus le droit de cité, même si cela se pratique plus que jamais, par ailleurs. Dès lors c'est la possibilité du refuge, d'un lieu protégé qui semble être tombé sous le coup du discrédit aujourd'hui. On pense alors au long travail de la pensée néolibérale, qui a convaincu les masses de l'impasse de la protection (en particulier étatique) au profit de la promesse de bonheur par l'action individuelle. Ceux qui jadis pouvaient prétendre à cette protection sociale devront se contenter désormais de la rue ou de la prison, comme le rappellent les auteurs, rejoignant ainsi les autres demandeurs d'asile qui errent dans les grandes capitales européennes. Pourtant il n'y a pas de nostalgie particulière dans ce parcours, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, il n'y a pas d'idéalisation d'un « c'était mieux avant », il y a juste une mise en perspective d'une médecine d'aujourd'hui qui veut traiter, avec des médicaments devenus très performants, mais qui refuse de soigner des personnes, de les protéger, de les rencontrer.

La persécution a laissé la place à l'abandon

Le psychiatre qui aime tendre l'oreille la nuit, pour entendre le brouhaha des pas des habitants de l'hôpital psychiatrique que les bâtiments conçus au XIX^{e} siècle ont gravé dans leur mémoire ; le psychiatre qui se promène dans les allées des parcs déserts, en projetant sur le manteau noir qui se pose sur les pavillons, l'onirique reconstitution des histoires de malade ; ce psychiatre est en train de disparaître avec les vestiges de l'asile. La promenade nocturne du psychiatre de garde est de même nature que celle de nos deux passagers clandestins embarqués dans ce voyage temporel. Ce rapprochement met à jour l'intemporalité de la folie, l'universalité de l'expérience qui consiste à sentir au seuil du monde, où le néant de l'esprit se reflète dans la nuit des espaces asilaires. Plus encore, sur ces chemins clairs-obscurs, ces lieux d'accueil de la folie ordinaire, des vicissitudes de l'esprit humain, donnent l'opportunité de voir et d'entendre ces exilés du monde et d'eux mêmes comme nulle part ailleurs. Alors, de nos jours, en faisant disparaître ces promontoires sur les abysses de la psyché, c'est une question plus existentielle qui s'adresse à nous, lecteurs. Comment réussir à penser la misère humaine, la tragédie de la vie, si l'on ne peut plus se pencher sur ce qui fait vaciller la pensée elle-même ? Quand la question ne réussit même plus à être posée, tant ses termes font exploser le langage et l'action ; que faire des lambeaux de pensée, de l'irrationnel et du corps, de tout ce qui nous échappe ? Tandis que Maison-Blanche disparaît, ces dernières voix exhumées du néant nous annoncent l'inquiétude d'un monde nouveau, où les verbes *accueillir* et *soigner* auraient été engloutis par le naufrage de ce Titanic joliment nommé Asile.

Avant que le rideau ne tombe définitivement sur cette histoire asilaire, nous aurons, grâce à ce livre, entrevu entre ses pans, des vies aujourd'hui disparues, des morceaux d'histoires d'inconnues consignées, abandonnées dans le sous-sol d'un bâtiment prêt pour la démolition, documents méprisés comme le sont encore les malades mentaux aujourd'hui.

On pourrait certainement se lamenter à l'infini de savoir que Maison-Blanche et ces autres lieux de soin de la misère humaine ont disparu. Que la médecine a renoncé au soin. Que le psychiatre hospitalier est une espèce en voie de disparition. On pourrait même y voir le présage d'une fin du monde assez proche, dans l'air du temps. Mais cela serait sans compter sur la force de vie.

Le combat de ces patientes contre leur condition, de femme, d'aliénée, de miséreuse, cet ouvrage cherche à nous en restituer le souffle. C'est sans doute cette même force qu'il faut voir dans ce qui

serait moins une négligence qu'une volonté dans ce cas, de laisser ces dossiers comme des bouteilles à la mer, dériver dans l'épave de cet ancien asile dans l'espoir d'un sauvetage improbable. De ce point de vue, le miracle s'est accompli. À la fin du monde annoncé, il faudra substituer la fin d'un monde, où la condition des femmes nécessitait un refuge répondant à l'exigence philanthropique de l'époque. Au renoncement d'une partie de la psychiatrie, dont les auteurs se font les témoins, il faudrait envisager l'entretien de la petite flamme à partir de laquelle renaîtra la possibilité d'une nouvelle lumière.

La flamme de la psychiatrie

Ce livre de Franck Enjolras et de Jean Noviel pourrait prolonger ce geste qui attendra, comme ces dossiers, de féconder le monde prochain.

En 1920, il y a cent ans, après l'autodestruction de l'Europe, postuler un instinct destructeur pour rendre compte de la Grande Guerre aura conduit Sigmund Freud à postuler dans le même temps un instinct de vie.

On peut rendre hommage à ce livre d'avoir trouvé un ton, un style, qui ne se lamente pas, sans nostalgie, mais qui rend hommage à la force de vie, qui sait qu'elle ne pourra échapper à la fin d'une existence, comme à la fin du voyage, mais qui pourra recommencer, et à cela, il n'y a pas de renoncement possible.

C'est sans doute cette flamme que le psychiatre de nuit a eu le privilège d'apercevoir, auprès des équipes et de leurs malades, occasionnant par moments une forme d'exaltation qui maquillait en blanc une partie de sa nuit. Mais pour cela, il aura fallu accepter l'invitation au voyage, celle de la rencontre avec les patients, de leurs émotions et de leurs histoires, en bref, leur humanité. En sauvant le souvenir de l'hôpital psychiatrique aujourd'hui détruit, le principe de soin et d'accueil pour traiter les âmes échouées, les auteurs rappellent que le soin passe par une rencontre, accueillir suppose de s'ouvrir à l'autre, d'où qu'il vienne, d'un autre pays, d'une autre culture ou ici, d'un autre temps.